

## Notes de passage (fragments)

Robert Giroux

---

Number 81, Spring 1999

Passages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13578ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Giroux, R. (1999). Notes de passage (fragments). *Moebius*, (81), 61–72.

# ROBERT GIROUX

## *Notes de passage (fragments)*

1

j'aurais dû lâcher mon fou quand  
il l'aurait fallu  
encore fallait-il pouvoir le faire!  
à quels signes répondre à cet âge!  
je jette tout sur le dos  
de la réserve  
de la retenue  
pourquoi  
ces années étaient-elles si besogneuses  
à quels parasites carburaient-elles?  
à quelle attente?

lâcher mon fou...  
je ne parle pas de l'enfance  
sous les ormes du parc Jarry  
ou à roucouler dans le bonheur de la petite chorale  
de l'école si bien nommée Sainte-Cécile  
non, c'était plutôt celle d'à côté  
chez les plus grands, la chorale de Philippe-Aubert-de-  
Gaspé  
de Gaspé, comme le chercheur de trésor

je cherche dans ces années de fruits verts  
tout s'embrouille parce que  
vu d'ici la mémoire fait tout  
lever avec la même pâte

une enfance somme toute laborieuse  
tout occupée qu'elle était  
à ses petites besognes éreintantes  
– ces jours d'été, et cet inconnu désir de flânerie –  
tout occupée à ces fausses vacances d'études à trimer  
pour quelques sous insignifiants

qu'avais-je tant à payer?

rien à voir avec la partie sombre de la jeunesse  
d'aujourd'hui  
nous étions loin de l'alcool  
– nous laissions cela à nos pères –  
loin de la drogue aussi  
qui pourrit quiconque y touche  
à peine la cigarette ou quelques bagarres simulées  
avec les «Anglais» du quartier voisin  
plus tard, il nous faudra croiser les Italiens  
combien plus troublants  
rien à voir avec l'exacerbation d'aujourd'hui  
l'exaspération de la rue  
la solitude itinérante  
l'ennui

après l'école  
ma jeunesse était comme en retenue  
tout occupée à l'agitation sourde qui l'habitait  
– ma mère m'appelait son chien fou –  
tout concentré que j'étais à courir après ma queue  
aveugle bien sûr à l'air du temps  
je n'occupais qu'un petit espace mais  
yeux grands ouverts  
front humide dos mouillé  
j'étais prêt  
à je ne sais plus quoi  
mais je m'y prêtais

les jours me façonnaient une âme

mon quartier  
le chemin de fer de Saint-Henri  
il m'apparaissait alors si lointain...  
les dalles de ciment de la cour  
la haute clôture de bois gris  
puis ce sera le marché Jean-Talon  
du côté de Villeray  
le musée d'histoire naturelle des Sourds-Muets  
une véritable merveille visitée mille fois  
une faune qui ne courait pas les rues  
des couleurs d'insectes de papillons royaux d'oiseaux de  
mer  
des vitrines de lumière

un émerveillement pour mes douze ans

nous étions les enfants de la Petite-Patrie  
petits amis qui se croisaient partout  
dans les rues les ruelles les parcs publics  
à l'école à l'église les saisons  
des enfants frayant avec des enfants

plus tard les usines Angus de Rosemont  
– on y mettait tout un univers à la casse –  
puis les fourneaux de la General Bakery  
l'été qui lève à même le travail à la chaîne

mes quartiers d'humeurs changeantes  
jeux de fesses feux de joie jeunesse du corps  
rêveries inépuisables

rien à voir avec les rêveries bloquées d'aujourd'hui  
figées par le petit écran  
la consommation privée si privée de

l'air du temps  
paradoxe

2

à quoi bon expliquer  
à qui cela pourrait-il servir?  
il suffira de quelques souvenirs  
je triche je trie je les choisis parmi ceux  
qui me collent le plus au corps  
au plus profond du corps  
marqué

\*

l'odeur des fraises à équeuter  
surtout cette rugosité au bout des doigts d'enfant  
qui frissonnent encore sous le rouge  
des amas de fraises saignantes qui emplissaient les  
tables  
ces fraises recueillies par les longs bras blancs des filles  
bras de sueur argentée  
voluptueuses brassées de fruits versées  
dans des cuves d'or qu'elles portaient appuyées sur  
des hanches si souples à la besogne  
que leurs tournées de table me chaviraient presque  
je m'abandonnais à leur voix qui revenait à chaque tour  
m'offrir le fredonnement de petites chansonnettes  
qui se noyaient à chaque fois dans la rumeur des voix  
autres

impossible de voir aujourd'hui  
des fraises sans ce frisson  
qui me parcourt  
de la tête aux pieds  
figé dans la fadeur rêche des doigts

la délicatesse du geste  
mais gagné par l'odeur inégalée  
la feuille étoilée le fruit sucré le rosé de la pulpe  
le joyeux chant des filles

\*

ou encore ce picotement de nez qui me vient quand  
je frôle un tissu froisse un lainage pénètre dans  
le rayon de lumière qui vient des vitrines  
de magasin

d'immobiles mannequins y habitent drapés qui  
me narguent qui  
me soufflent leurs odeurs poudreuses

tout un été à respirer ces poussières d'anges  
au sous-sol avec les hommes qui  
étendent les tissus si larges sur de si longues tables de  
bois doux  
les hommes coupant avec magie les tissus  
les patrons dessinés le corps  
tout étendu sur la table qui épaisse ou gonfle  
littéralement  
la jambe tirée vers l'arrière  
suspendue dans l'effort contenu  
au sous-sol avec les hommes qui racontent ce qui  
me semblait être de roses nuits d'amour tout  
enveloppées d'haleine toutes  
de mots que je ne savais souffrir les joues en feu  
plus rouges que le rose des chairs qui frétilaient dans  
leur bouche  
des caresses que je n'aurais même pas su épeler  
une langue pendue comme je n'avais jamais pu  
l'apprendre à la petite école de mon quartier Villeray  
au sous-sol sans fenêtre  
ces anecdotes capables de nourrir mille téléromans  
barbouillées de rires de larmes et de piétinements d'aise

les queues en délire les connivences de mâles de meute  
 bête  
 la rigolade à me prendre à témoin à me courber de  
 honte  
 sous la table les oreilles à faire le sourd absorbé à sa  
 besogne  
 clins d'œil moqueurs doigts pointés débiles  
 jusqu'à nous plonger tous en deçà des mots  
 au sous-sol de nos quinze ans d'âge  
 Topper Dress

l'entrepôt le *shipping* la passerelle du garage  
 les pyramides de rouleaux de tissu  
 les cotons épais les nylons glacés les guenilles sans nom  
 les ordres donnés en langue anglaise  
 les cadences les urgences toute l'agitation  
 pas possible  
 des vendredis après-midi  
 l'échelle de bois poli par les mains moites des petits  
 hommes  
 le poids des heures et des charges trop lourdes  
 les bras pleins de colère le bras d'honneur qui  
 a soudain surgi  
 je ne suis pas une bête  
*I'm not a horse*, ai-je grogné dans leur langue  
 qui me l'a bien rendu  
 c'était la première fois qu'un patron m'invitait à dîner  
 et je n'ai jamais oublié cet effet de courage, de rebuffade  
 la première fois aussi que j'ai vu un homme  
 perdre un doigt  
 la coupe maladroite qui déborde...  
 les cris l'agitation l'émoi qui frétille  
 j'ai vomi en abondance sur des tissus  
 indifférents

les filles étaient à l'étage  
 la lumière aussi  
 ne serait-ce qu'à travers les grandes fenêtres  
 brochées  
 verrière d'argent

poussières de lumière  
d'or

à la sortie des vastes ascenseurs de bois  
cages de montée très lente vers le jour  
l'univers s'ouvrait  
comme dans un appel ou une ouverture de clameurs  
les moulins à coudre infernaux les cris aigus les regards  
rieurs  
les odeurs de corps qui suintent sous le poids de l'été  
les genoux besogneux qui rythment les pétarades de fête  
les cuisses des belles Italiennes qui ricanent entre elles  
les bras agités les mains agiles les ventres moulés les  
seins secrets  
les lèvres les cheveux les orgies de mouvement les  
vertiges de bruit les  
rayons de lumière les ombres musiciennes  
c'était comme une fête foraine inimaginable  
une fête d'été pour mes yeux d'adolescent timide et  
rougeaud  
une fête interdite aux hommes du sous-sol  
je le croyais fermement et  
me réconfortais de la sorte de ne pouvoir  
leur rétorquer  
leur expliquer que je ne voulais plus les entendre que  
je ne comprenais pas leurs rires de meute que  
leurs confidences de troupe n'étaient en rien à la mesure  
des grognements des moulins  
des prises de bec des filles des claques qui volent  
des cadences surmenées des ciseaux qui filent  
des chansons à la mode qui tapent du pied en diable  
le nez qui pique le nez entre les doigts mouillés  
le rose des fraises la sueur des boucles  
la pesée des fruits mûrs la coulée sur les parquets de  
bois  
les boules de tissu qui roulent sous l'effet  
des courants d'air parfumés des voix qui  
soulèvent les rêves au-dessus des années qui  
déjà fusent  
comme des hoquets incontrôlables



\*

encore aujourd'hui  
la vue des fraises à équeuter me laisse  
interdit  
ou encore la poussière de tissu  
me laisse  
rêveur  
une fois que je m'en suis éloigné  
ne serait-ce que pour mieux m'en imprégner  
en retrouver les odeurs et les voix qui montent

ah le parfum des fraises!

3

je passe sur mon travail de commis de banque je passe  
j'y ai tout de même appris à compter dans ma tête  
avec rapidité et précision  
sans l'aide des doigts ou d'une machine quelconque  
on y classait des cartes sans nombre par ordre  
alphabétique  
c'était bien avant la mémoire des ordinateurs!  
et une erreur de classement déclenchait des tempêtes  
de recherches lassantes  
de colères grogneuses  
de désordres grondeurs  
se manifestait alors le caractère de chacun des membres  
de la petite ruche  
calculateur rêveur mou séducteur voleur  
enjôleur lèche-botte sainte nitouche autoritaire...  
toute une société se retrouvait là  
réunie  
murée dans l'ordre et le calcul  
l'épargne et le blanchiment des rêves du monde  
le non-sexe sonnait

les pièces de monnaie courante  
comme des médailles pieuses  
mais j'y faisais alors mon miel

j'y ai bien connu cette routine qui baigne dans l'huile  
le veston-cravate la hiérarchie  
les tiroirs-caisses qui *balancent*  
les horaires précis comme au chemin de fer  
les livres utilitaires les pense-bêtes  
les petites mesquineries  
les actualités à la petite semaine  
les commérages de quartier  
et tous ces billets qui circulent  
les petits carnets chiffrés  
les pièces de monnaie à rouler en tube  
l'air étouffé de la voûte  
plus gris argenté que ça, tu meurs!  
les rêves de hold-up de vols de kidnappings d'envol...  
les fausses alarmes faisaient battre le cœur

vivement le collège!  
ce creuset à désirs

4

parce qu'on m'y offrait 63 \$ par semaine  
j'ai fait le saut dans le milieu hospitalier  
je me suis improvisé infirmier en psychiatrie  
deux fois trois mois d'été  
deux fois deux étés d'étudiant en congé  
de quoi? ne me le demandez pas  
jeune beau instruit finfin  
ainsi m'appelait ma mère  
finfin: qui sait tout qui veut tout savoir

trois mois l'œil rivé sur les sept plus agités du bâtiment  
trois mois à tout apprendre sur le tas  
comme ailleurs d'ailleurs...  
à nous bercer en cadence le long du mur  
à ne pas couler dans le délire enjôleur d'un tel  
à ne pas trop en obstiner un autre  
les voyages sur le dos des balivernes sont si fréquents  
à dessiner à tricoter à éviter les coups à  
pardonner à installer des sondes à clouer au lit les plus  
agités à  
laisser s'évader celui qui risquait de me broyer au  
passage à  
mener au supplice des électrochocs à  
mentir à  
faire le dur quand les yeux me suppliaient  
quand les cris me troublaient  
les pleurs gras me muraient  
en moi-même

les jours se succédaient  
suspendus et en précipité tout à la fois  
j'y brochais mes phrases avant la tempête  
j'y reviendrai

des mois à surveiller la petite radio la vitrine des  
drogues  
les infirmières bien jolies dans leurs costumes  
les va-et-vient secrets des médecins  
les patients qui font les cent pas les cent allers-retours  
les cent  
tournées en rond de leur petite vie de malade mental  
les patients qui portent si bien leur nom  
à surveiller à protéger à espérer  
de toutes petites choses quand on y songe  
que celui-ci n'avale plus son mouchoir  
que celle-là reconnaisse enfin son pauvre petit mari  
qu'elle envoie chier depuis le jour de son accouchement  
que l'un cesse de crier  
qu'il ne voie plus sa mère lui apparaître sur les murs

qu'il ne lui lance pas encore une fois les pots de haine  
par la tête  
que l'autre sorte de sa chambre  
qu'il ne reste pas ainsi muré dans son mutisme de fou  
qu'il s'éloigne de cette fenêtre qui va  
l'avalér

de toutes petites choses en sorte  
un petit lot quotidien bien agité  
les larmes me venaient parfois  
me troublaient la vue la voix et quoi encore  
tout simplement les larmes  
oui, la vie trépignait toute la journée  
et souvent bien tard dans la nuit  
qui ne m'appartenait plus

dans le but de me recoller au corps  
avant que l'esprit malheureux ne m'atteigne  
trop  
on m'éloignait du côté de la chirurgie  
on me faisait côtoyer des accidentés  
j'apprenais à leur parler  
à soigner les plaies offertes à ma compassion butée  
à soulever de grosses vieilles dames qui roulaient sur le  
parquet glissant d'urine  
j'ai changé des lits posé des sondes porté des cadavres au  
frais  
déambulé à mon tour dans des corridors interminables  
parmi des blessés du corps  
dans l'attente du retour parmi mes plus patients  
pour les bercer  
ne pas manquer leur sortie  
leur mise en congé  
sonder une dernière fois le secret de leur peine  
la petite lueur au fond de l'œil  
m'accrocher au sens que prenait alors toute la patience  
de vivre  
seul

mes vacances d'été étaient occupées à tout cela  
depuis, je suis demeuré besogneux studieux finfin  
je n'ai rien oublié  
ce furent des étés de passages  
l'hiver me conviait à une tout autre école

c'était avant l'Expo 67  
c'était même avant l'université que...  
je n'ai fréquentée qu'avec distraction  
ce sera une tout autre école  
j'étais bien trop occupé ailleurs  
j'y reviendrai  
je n'ai rien oublié